

PREPA Toutes options

Culture générale Culture générale

Note de délibération : 18 / 20

que par conséquent tout moyen d'y échapper n'est qu'illusion (II). C'est pourquoi, si l'on ne peut de facto sortir du monde, il faut, pour trouver une forme de transcendance à l'intérieur de celui-ci, dépasser les cloisonnements du monde que nous fabriquons en apprenant à trouver d'autres mondes dans ce monde, à exister ultérieurement, c'est-à-dire se tenir hors du monde tout en restant dans ce monde (III).

Il semble au premier abord que s'exécuter du monde est une perspective souhaitable si l'on juge le monde comme un obstacle à notre accomplissement.

Dans la célèbre épopée nommée l'Iliade d'Homère, dans laquelle s'opposent troyens et grecs, se trouve, à travers les personnages mis en avant dans ce mythe, l'éloge de la force physique comme juge de paix dans le monde antique, avec pour exemple emblématique le héros Achille, véritable force de la nature. Pourtant, Simone Weil considère dans l'Iliade ou le poème de la force que cette vision brute, sauvage de place de l'homme sur Terre n'est pas digne de ce dernier, que cela revient à le mettre sur le même plan que n'importe quel autre bête. Or, selon la philosophie chrétienne, « Dieu a un grand dessein pour l'homme ». Il s'agit par conséquent de refuser l'usage de la force physique, sauvage, pour s'élever vers une forme de force

morale qui permet aux êtres humains de régler leurs différends de manière ordonnée, pacifique; de privilégier la réflexion à l'affrontement car, dit-elle, « là où la justice n'a plus de place, la justice ni la prudence n'en ont ». Ainsi, c'est bien d'un changement d'organisation du monde dont il est question, d'un monde primitif à un monde moral façonné par l'homme.

Emile Zola conte dans son roman Germinal une histoire au fond assez banale pour son époque mais non moins tragique celle d'Étienne Lantier, mineur de fond ayant fini par mener une lutte contre les conditions de vie misérables de ses congénères et de lui-même, mais qui finira par échouer dans un bain de sang. L'extrême matérialisme vient ici rappeler la cruelle réalité sociale et la fatalité à laquelle se heurtent souvent les personnes situées en bas de l'échelle sociale. C'est dans cet esprit que le sociologue Pierre Bourdieu théorise dans Esquisse d'une théorie de la pratique la notion d'habitus de classe, qu'il définit comme « une conduite d'inculcation et d'appropriation » de la culture et des comportements, physiques et sociaux, de son milieu social d'origine. Cela revient alors à dire que notre destin est grandement influencé par ce que nous recevons comme éducation, que nos habitudes d'être conditionnent en partie le « monde social » dans lequel nous sommes amenés à trouver. En effet, ce sont, d'après le sociologue français, « des structures objectives » telles que la langue ou la culture qui permettent de transmettre cet habitus de génération en génération. Or, si nous sommes dès lors prisonniers de notre monde social indépendamment de notre plein gré, il paraît logique de souhaiter s'en extraire pour s'épanouir dans un monde social autre que nous n'avons jamais connu et auquel nous n'avons jamais

parlé, étant dans une société cloisonnée en couches sociales
relativement éanches. C'est la condition de notre épanouissement.

S'il nous a ici semblé possible que l'homme puisse
s'extraire du monde ou d'un monde pour trouver ailleurs une
certaine transcendance, il faut en arriver à l'évidence, qui est
qu'il n'y a pas de possibilité réelle et sérieuse d'être
véritablement hors du monde et qu'il convient par conséquent de
l'accepter tel qu'il est, de le vivre et de l'intégrer pleinement.

De nombreux philosophes et autres penseurs ont longtemps
considéré le monde comme une entité créée par Dieu pour
l'homme, qui est dans cette hypothèse au sommet d'une hiérarchie
des espèces. Or, comme l'affirme Spinoza dans l'Éti-
que, « l'homme n'est pas un empire dans un empire ». Plus que
cela, l'homme est un élément de la totalité englobante qu'est
le monde, symbolisé par la formule Deus e natura. Dans
le prolongement de cette pensée, Friedrich Nietzsche condamne
ceux qui, par haine du réel et de la vie, en venant à
créer sans cesse des « autres-mondes », soit, comme il
l'explique dans Par delà le Bien et le Mal, des mondes imaginaires
correspondant à la morale de celui qui l'imagine et qui servent
à compenser une incapacité à « me voir vouloir d'autre que
ce qui est », ce qu'il nomme dans Ecce Homo l'anov fabri,
l'ameur de son destin, et donc par la même occasion l'anom du
monde lui-même, puisque nous sommes le monde.

Dans la continuité de sa volonté de créer d'autres
mondes pour s'y réfugier, l'homme croit, depuis qu'il
s'est mis à observer et analyser son environnement, que lui
seul possède un oeil critique et objectif pour décoder le
monde. En réalité, ce que démontre Jakob von Uexküll

Numéro d'inscription

--	--	--	--	--	--

Signature

Né(e) le

		/			/				
--	--	---	--	--	---	--	--	--	--

Signature

Nom

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

Prénom(s)

C	H	A	R	L	E	S													
---	---	---	---	---	---	---	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

18 / 20



Épreuve :

Culture générale

Sujet

 1

ou

 2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

0	2
---	---

0	2
---	---

Numéro de table

0	2	6
---	---	---

dans Mondes animaux et monde humain, c'est que « chaque espèce », c'est-à-dire l'homme y compris, « vit dans un monde composé de réalités intrinsèquement subjectives ». Autrement dit, d'après le biologiste allemand, chaque espèce perçoit le monde en fonction de ses sens. Dès lors, l'homme n'y fait aucunement exception. Le problème, c'est que l'homme se sert de ce statut qu'il est détenteur pour exploiter la nature, entretenant « un rapport parasitaire au monde » comme le dénonce Michel Serres dans le Contrat naturel. Or, l'être humain est ici un environnement auquel il appartient et dont il dépend intrinsèquement pour subsister. Il ne peut donc naïvement sortir du monde, sauf à mourir, et doit donc affronter la réalité du danger environnemental et climatique car, de toute manière rest-il, « c'est la mort collective qui guidera ce changement ».

Nous nous sommes ici bien rendus compte que toute tentative de s'extraire du monde serait vaine dans la mesure où nous sommes intimement liés et partageons un destin commun avec le monde. Par conséquent, plutôt que de sortir du monde, il convient de trouver et de façonner d'autres mondes dans ce monde et de faire tomber la vision cloisonnée que l'homme peut se faire du monde.

Face au désastre écologique qui vient, Michel Serres propose de renouer avec la nature en établissant un contrat avec elle pour mieux coexister et garantir la vie sur Terre. Or, cette vision, qui peut paraître par ailleurs louable, se situe dans la vision de Philippe Descola perçue comme se plaçant dans la continuité du naturalisme occidental depuis le XIX^e siècle, qui distingue le monde en nature et en culture, qui « cloisonne le monde entre les hommes et le reste, des choses inanimées, des objets », comme - le dit dans Par delà nature et culture. Pour le philosophe français, cette approche du monde est dangereuse et illusoire au sens où elle conforte l'homme dans son sentiment de toute puissance sur le monde. En réalité, il existe d'autres manières de concevoir le monde, comme le totemisme ou l'animisme. Cette dernière consiste à « considérer comme des personnes l'ensemble des existants », c'est-à-dire les hommes, les animaux et même les objets. Il s'agit donc à la fois de s'ouvrir au monde non humain et de s'ouvrir aux manières autres de concevoir le monde, afin d'enrichir notre regard sur celui-ci et par conséquent de le vivre mieux.

Face à la réalité d'une société qui ne reflète plus, qui s'accroît entre autres par l'appauvrissement de son langage, le poète Jean-Pierre Siméon estime dans La poésie sauvera le monde que la poésie peut être un moyen de réenchanter

le monde, de l'exprimer à nouveau, de tirer le plein parti de son imagination quand la matérialité a tué cette dernière, dépasser en somme les limites physiques du monde classiquement entendu dans lesquelles nous nous sommes peu à peu résignés à rester cloisonnés. Le philosophe américain Nelson Goodman va plus loin en affirmant qu'il n'y a pas de monde à proprement parler peut-être, mais utilisons toujours des symboles ou du langage pour le décrire, et qu'« il peut y avoir des mots sans monde mais pas de monde sans mot », comme il l'explique dans Manières de faire des mondes. Ainsi, en réalité, ce à quoi il faut s'attacher pour trouver « l'autre monde qui est dans ce monde » de Paul Eluard, c'est de trouver des manières nouvelles, originales, singulières d'exprimer, de sentir, de faire le monde ^{dans le poème fait poème}, et par conséquent il s'agit de faire des mondes qui, en étant différents, s'additionnent sans être nécessairement exclusifs les uns avec les autres. En effet, puisque « le monde est notre fait », à savoir que nous le faisons et le conceptualisons, il faut l'enrichir de nos expériences et en greffer nous enrichir de celui-ci pour faire du monde en quelque sorte notre monde.

Nous étant aperçus du caractère vain et illusoire d'une sorte de monde, il a fallu en conséquence que c'est à l'intérieur de ce monde même qu'il nous est permis de déchiffrer ce monde, de trouver d'autres manières de le penser, de l'exprimer, autrement dit de le faire.

En somme, il semble impossible d'être hors du monde, d'en sortir tant nous sommes bêtés et fondus dans celui-ci, qui est selon le poète Jim Harrison dans Water « une rivière circulaire //

et nous sommes des poissons devenus eau», et ce même s'il
a semblé à priori souhaitable de s'en extraire. Dès lors,
il paraît évident que notre épanouissement, s'il ne se trouve
pas hors du monde, est à chercher dans d'autres mondes dans
ce même monde qu'il nous fait imaginer, exprimer et qui
passe entre autres par le décloisonnement de la vision que l'on
a du monde et du rôle que l'on y joue.